

## Verre, poubelle, jeu

Les quatre murs qui m'entourent sont d'un blanc dramatique, intense, cru. Un blanc qui, je ne sais pourquoi, m'a immédiatement donné la chair de poule à la minute où j'ai posé les pieds dans cette pièce troublante. J'ignore d'ailleurs combien de temps s'est écoulé depuis qu'on m'a séquestré ici. Pour tout dire, je crois que j'ai perdu tout contact avec la réalité. Je suis complètement désorienté, perturbé. La seule chose qui me permet d'affirmer que je suis toujours vivant, c'est l'espèce de sensation désagréable provoquée par mes pulsations cardiaques qui se heurtent violemment à mes tempes. Il m'est arrivé à quelques reprises de me mettre à les compter, pour me donner une idée approximative de la vitesse à laquelle les minutes s'écoulent, mais je dois dire que ça n'a fait qu'accroître mon niveau d'anxiété.

Au-dessus de ma tête et de mes cheveux en bataille, des néons encastrés dans un plafond suspendu, et desquels émane une lumière éblouissante, n'arrêtent pas de clignoter de manière irrégulière. *Si ce n'est pas une crise d'angoisse*, songé-je en poussant un soupir, *ce sera une crise d'épilepsie !*

Parmi les quelques éléments qui composent le décor froid et fort peu accueillant de l'endroit, il y a un miroir. Un grand miroir couvrant une *bonne* partie du mur à ma gauche.

Je ne suis pas con. Je sais très bien comment ça marche.

De l'autre côté, dans une pièce adjacente, il y a des gens, des gens qui me regardent. Moi, cependant, je ne peux pas les voir. Pourquoi ? Ça, je ne le sais pas. Tout ce que je peux observer, c'est mon reflet. Celui d'un jeune homme aux habits crasseux, aux yeux rougeâtres et cernés, ainsi qu'au front ruisselant de sueur. Mais comme je n'ose même pas tourner la tête, de peur de croiser le regard de quelqu'un sans même le savoir, je m'épargne ce portrait disgracieux de moi-même.

Tout ça va finir par me rendre fou. Et dire que ce n'est pas le pire. Quoi de mieux qu'être réveillé en pleine nuit par le bruit d'une porte qu'on enfonce à coups de bélier, suivi de l'entrée retentissante d'une dizaine de policiers, tous armés jusqu'aux dents, qui n'ont pas la moindre notion d'intimité. Sans parler de mon arrestation, où on m'a allongé sur le sol, en sous-vêtements, l'énorme genou d'un agent me pressant la nuque et, ce faisant,

# 210

m'écrasant le visage sur la moquette rugueuse et insalubre de ma chambre de motel, le tout pendant qu'on tente désespérément de me passer les menottes. Inutile de dire que je m'attendais à quelque chose de différent en ce samedi matin. Si seulement on m'avait laissé quelques minutes de répit le temps de m'emmener au poste de police. Mais non. J'ai dû endurer des commentaires intentionnellement malveillants tout au long du trajet, et il a fallu qu'on me traîne jusqu'ici comme on le ferait avec un chien enragé.

En fin de compte, c'est peut-être ce que je suis, un chien enragé.

L'entrée d'une femme à l'allure hautaine dans la salle d'interrogatoire me ramène soudain à la raison. Sans dire un mot, elle se dirige vers moi et dépose une énorme pile de papiers sur la table en mélamine placée au centre de la pièce. Tirant une chaise, elle s'assoit là, me regardant droit dans les yeux, puis fait mine de feuilleter ses documents. Enfin, elle ouvre la bouche pour me dire d'une voix légèrement arrogante :

– Bonjour, monsieur Marchand. Je suis la sergente-détective Hélène Miron. (Puis désignant du bout du doigt quelque chose dans un coin de la pièce :) il y a une caméra là-bas qui enregistrera toute notre conversation pour que je n'aie pas à prendre trop de notes. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra et sera utilisé contre vous devant un tribunal. Vous avez également le droit de consulter un avocat. Si vous n'en connaissez pas, nous avons une liste d'avocats de garde. Avez-vous un nom en tête ?

– Ou... oui, réponds-je en balbutiant, surpris par la quantité d'informations qu'on me donne d'un seul coup. J'en connais un. Il s'appelle Me Bergeron... Me Étienne Bergeron.

Aussitôt dit, la sergente-détective se lève et quitte la pièce. Quelques secondes, voire quelques minutes plus tard, deux robustes policiers entrent, me prennent par les bras, puis m'escortent jusqu'à une autre pièce isolée et équipée d'un téléphone. Là, pour la première fois depuis mon arrestation, je peux parler avec quelqu'un sans avoir peur de rien, et il n'en faut pas beaucoup pour que je me mette à sangloter.

– Quelles sont les accusations portées contre vous ? me demande Me Bergeron sur un ton qui se veut rassurant.

– Meu... Meurtre au premier degré... et introduction par effraction, lui expliqué-je, incapable de retenir mes larmes.

En tout, notre conversation – qui s'avère davantage être un monologue de mon avocat – se prolonge d'une vingtaine de minutes, durant lesquelles, je dois l'avouer, je n'arrête pas de pleurer, de trembloter, de me ronger les ongles. Et même si j'essaie d'écouter attentivement

# 210

ce qu'il m'explique, j'ai la sensation que ses paroles passent par une oreille et sortent par l'autre. Je suis anxieux, frustré, effrayé, à telle enseigne que la seule idée qui me trotte dans l'esprit est la longue peine de pénitencier que je vais subir. Chaque fois qu'il me demande si j'ai bien compris, je lui réponds machinalement que *oui*, sans savoir de quoi il parle réellement. À dire vrai, je me souviens vaguement de mots tels que *verre, poubelle, jeu*, mais je n'ai pas la moindre idée du contexte dans lequel ils ont été utilisés. De toute façon, ça n'a pas d'importance.

À la fin de notre appel, tandis que je repose le téléphone sur son socle, mes yeux sont complètement vidés de leurs larmes, et je me sens fin prêt à faire face à un interrogatoire coriace, obstiné.

Je fais signe aux policiers que j'ai terminé, puis on me reconduit jusqu'à la salle aux murs d'un blanc immaculé, la salle où je vais passer de longues heures qui vont certainement me paraître interminables.

Je m'assois sur ma chaise en plastique, encore humide de tout à l'heure, et j'attends l'arrivée de la sergente-déetective. Cette dernière ne tarde pas à se montrer, et c'est sans détour qu'elle commence à me poser des questions, avec la ferme intention de me faire passer aux aveux. Après deux longues heures à répéter sans cesse que je souhaite exercer mon droit au silence, je sens que je suis à deux doigts de flancher, de tout admettre.

- La victime, votre ex-conjointe, vous a quitté pour un autre gars, je me trompe ?
- Je voudrais me prévaloir de mon droit au silence.
- Monsieur Marchand, vous étiez jaloux et vous vous êtes dit qu'entrer par effraction pendant la nuit pour saccager son appartement serait un bon moyen de vous venger !
- Je voudrais me prévaloir de mon droit au silence.
- Vous avez cassé la vitre arrière, puis vous êtes glissé à l'intérieur de la maison. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu. Hein ? Hein ?!
- Je voudrais me prévaloir de mon droit au silence.
- Vous ne vous attendiez pas à ce qu'elle arrive soudainement alors que vous vous trouviez à l'intérieur de sa maison. Vous avez paniqué ! Vous avez attrapé un morceau de verre et l'avez poignardée, monsieur Marchand. Vous avez assassiné celle que vous aimiez ! Vous avez commis un meurtre !

*Silence.*

# 210

– J’aimerais me prévaloir de mon droit au silence.

*Encore une fois, silence.*

– Bon, très bien... finit par dire la sergente-déetective Miron d’un ton de voix posé, mais tout de même inquiétant. Je pense que ce serait bien de faire une petite pause. (Alors qu'elle se dirige vers la sortie, elle se retourne brusquement.) Voudriez-vous du café, peut-être un peu d’eau ?

- Oui, réponds-je en essuyant les larmes qui coulent sur mes joues, j’aimerais prendre un bon verre d’eau.

Il ne s’écoule pas beaucoup de temps entre le moment où le verre rempli d’eau est posé sur la table devant moi et le moment où j’entame ma dernière gorgée. L’interrogatoire, quant à lui, ne se poursuit pas pendant longtemps. Après quoi, on me conduit dans une cellule où je passe la nuit en attendant mon transfert à la prison de Bordeaux. Une nuit durant laquelle je ne peux m’empêcher de songer aux trois mots (verre, poubelle et jeu) qui m’ont marqué lors de l’appel téléphonique avec mon avocat. Et petit à petit, les autres mots qui les ont accompagnés me reviennent à l’esprit...

**Ne laissez surtout pas traîner un verre dans lequel vous avez bu. Il faut à tout prix le jeter à la poubelle. Croyez-moi, c’est votre avenir qui est en jeu.**

Ce à quoi j’ai bêtement répondu par un « compris ».